

# THÉATRE RÉVOLUTIONNAIRE.



LIBERTÉ, ÉGALITÉ,  
FRATERNITÉ

00



22



## ATHIAD. 8774.1.

LE CLUB  
DES JACOBINES,

L'AMOUR DE LA PATRIE.

COMÉDIE

EN UN ACTE.

Par AUGUSTE DE KOTZEBUE.

Traduite librement de l'Allemand, & mise en  
deux Actes,

Par Madame la Chanoinesse DE POLIER.



À PARIS.

1792.

ACTEURS.

Monsieur DUPORT, vieux Militaire.

Madame DUPORT, exaltée dans les sens  
mens & le jeu.

JULIE, } leurs enfans.  
LOUIS, }

Le Marquis de ROSIERE.

ANTOINETTE, femme de chambre.

LA BRIE, laquais.

LA MARQUISE.

Madame la Présidente DUVAL.

Madame B' ORION, riche Marchande.

Madame JAMBON, grosse Marchande épicerie du faubourg St. Marceau.

Madame PLUMAÇAU, femme de Notaire.

Madame DINDERLIN, vieille Marchande de modes, bavarde & ridicule.

Le Vicomte D'OLBAN, amant de la Marquise.

Le Comte D'OMBRIAC, amant de la fille de Madame Plumaçau.

Le Chevalier DESGRIEUX.

Un COMMIS de Madame Jamblon.

*La scène est à Paris, dans l'hôtel de Mr. Duport.*

## A C T E I.

## S C E N E I.

*Le théâtre représente la chambre de M. Duport.*

M. DU PORT seul devant une table,  
sur laquelle sont des papiers.

CELA ne va plus, il faut réformer ma dépense. Ce qu'éprouve l'Etat en grand, chaque famille l'éprouve en petit; est-il en combustion, le trouble est aussi dans chaque maison, & les fourmis ressentent un tremblement de terre lorsque l'orage ébranle le chêne, au pied duquel elles ont établi leur fourmillière. (Examinant les papiers.) Mémoire à payer, (puis un autre.) Encore mémoire à payer. Les revenus diminuent, l'ordre disparaît, la dépense est la même. Il faut y parer. Baisser la tête pendant que le tonnerre gronde, renvoyer les laquais inutiles, aller à pied, &....

## SCENE II.

LOUIS en uniforme national tient à la main une petite potence de carte découpée, à laquelle pend une figure aussi découpée en carte. Il entre en courant.

VOIS-TU Papa, vois-tu ?

M. DUPORT.

Qu'est-ce que cela signifie ?

LOUIS.

Cela ? C'est un poteau de lanterne, & voilà l'aristocrate qui y pend.

M. DUPORT.

Le sot ! Qui t'a appris ces belles choses ?

LOUIS.

Maman ; c'est elle qui m'a découpé cette potence, & c'est moi-même, Papa, qui ai fait la figure, que j'y ai pendu.

M. DUPORT.

Eh ! comment fais-tu que cet homme de carte est un aristocrate ?

LOUIS.

Hé ! parce que je l'ai pendu, parce qu'il est déshonoré, hé ! je l'appelle ainsi.

M. DUPORT.

Déshonoré !

( 5 )

L O U I S.

Sans doute.

M. D U P O R T.

Et pourquoi regardes-tu le traitement  
que tu lui as fait comme un déshonneur?

L O U I S.

Ma mère me l'a dit, la Brie aussi, &  
c'est la raison pourquoi Maman m'a fait  
faire ce bel uniforme, afin que tout le  
monde voie que je ne suis point un  
aristocrate.

M. D U P O R T.

Ah ! sans doute si l'amour de la patrie  
consiste dans l'uniforme, les François  
l'emportent à cet égard sur toutes les na-  
tions. Mais fais-tu donc ce que c'est qu'un  
aristocrate ?

L O U I S montrant la potence.

En voilà un pendu.

M. D U P O R T.

Ainsi une créature de ton imagination !  
Je te châtierais petit garçon, si les grands  
enfants ne pensoient & n'agissoient tout  
comme toi.

L O U I S.

Comment Papa, y a-t-il aussi des grands  
enfants !

A 3

( 6 )

M. DUPORT.

Et plus que de petits. Mais écoute mon fils ; l'ignominie ne peut être le partage que de celui qui n'est ni courageux, ni honnête, ni bon, ni juste. Par exemple : tu es déshonoré, lorsque tu mets un homme à la lanterne, ne fut-ce qu'un homme de carte, sans savoir la raison pour laquelle tu le traites ainsi. Me comprends-tu, Louis ?

LOUIS.

Oh oui, papa ! Mais ne m'appellez plus Louis.

M. DUPORT.

T'a-t-on rebaptisé ?

LOUIS.

Maman m'appelle Gabriel, parce que Monsieur de Mirabeau s'appelle Gabriel.

M. DUPORT, vivement.

Ta mère est.... (se reprimant) va va, mon fils, ne t'embarrasse plus des Aristocrates, prends ton Catéchisme & ....

LOUIS.

Oh ! il y a aussi des Aristocrates dans mon Catéchisme, je le fais bien. Demandez-moi, papa : que faut-il pour une révolution ?

( 7 )

M. DUPORT.

Eh bien !

LOUIS.

Non, il faut me demander ce qu'il faut pour une révolution.

M. DUPORT.

Que faut-il donc pour une révolution ?

LOUIS, *les mains jointes se met devant son père.*

Une constitution & des lanternes.

M. DUPORT.

Et c'est encore ta mère ?

LOUIS.

Oh ! il faut me demander ce que c'est qu'un aristocrate.

M. DUPORT.

Eh bien !

LOUIS.

C'est un méchant animal, qu'il faut fuir quand on est le plus faible, & tuer quand on est le plus fort.

M. DUPORT.

Dieu ! quelles affreuses leçons ! . . Cela suffit, Louis.

LOUIS.

Oh ! je n'ai pas tout dit, papa, maman m'a appris bien davantage. Voulez-vous ?

A 4

( 8 )

Mr. DUPORT.

Non, mon enfant. Je te défends de répéter ce Catéchisme; va apprendre celui que je te fais enseigner. Quant à ton nom, tu t'appelles Louis, & Louis est un bon enfant, mon fils cheri; mais Gabriel, s'il ose encore paroître à mes regards, je le chasserai avec une paire de soufflets. Souviens-toi de ce que je te dis là.

LOUIS, *d'un ton pleureur.*

Je ne fais à la fin comment je m'appelle.  
( *Il s'en va.* )

S C E N E III.

Mr. DUPORT *seul.*

PAUVRE petit! Hélas! bientôt aucun de nous ne saura plus quel nom il doit porter.

S C E N E IV.

Mr. DUPORT, Mme. DUPORT.

Mr. DUPORT.

BONJOUR, Madame.

Mme. DUPORT.

Qu'avez-vous fait à notre fils, [Monsieur? Je le rencontre en pleurant, & je

n'ai pu le comprendre, ses discours confus  
& embrouillés . . . .

Mr. DUPORT.

Comme le sont les idées que vous lui  
donnez.

Mme. DUPORT.

Moi ?

Mr. DUPORT.

Il parle déjà d'Aristocrate.

Mme. DUPORT.

Eh ! qui n'en parle pas ?

Mr. DUPORT.

Sans savoir ce qu'il entend par-là.

Mme. DUPORT.

Il l'apprendra.

Mr. DUPORT.

A quoi bon, s'il vous plaît ?

Mme. DUPORT.

Parce qu'on ne peut trop se hâter d'ins-  
pirer de bonne heure de nobles sentimens  
à ses enfans.

Mr. DUPORT.

Sans doute ; & pour cela il faut lui  
apprendre à priser la vertu, ou qu'il la  
trouve soit chez un Démocrate, soit chez  
un Aristocrate.

( 10 )

Mme. DUPORT.

Ha ! il ne la trouvera pas chez ce dernier.

Mr. DUPORT.

Il ne la trouvera pas ! Oh Henriette, Henriette ! Quoi ! vous oubliez donc que votre propre époux.....

Mme. DUPORT.

Vous Monsieur ! Vous n'êtes guidé que par votre intérêt, tandis que celui de la Nation m'enflamme.

Mr. DUPORT.

Ha ! depuis trop long-tems on abuse de ce prétexte pour faire son malheur. On annonce le règne de la vérité ; mais elle a fait naufrage ; tandis que les passions sont au-dessus de l'eau.

Mme. DUPORT, *avec emphase*.

La Déesse de la liberté nous guide avec un ruban couleur de rose.

Mr. DUPORT.

Couleur de sang plutôt, & c'est par le nez qu'elle vous mène ça & là, Dieu fait où.

Mme. DUPORT.

Bah ! nous arriverons, Monsieur ; & vous verrez qu'elle ne se laisse point

conduire à l'aveugle comme vous meniez autrefois la justice.

Mr. DUPORT.

Il vaudroit mieux, Madame, que nous puissions la mener encore, du moins alloit-elle quelquefois le droit chemin ; mais à présent . . . .

Mme. DUPORT.

Tout ira bien ; car l'éloquence mâle de la liberté retentissant autour de nous, fera taire le bavardage de l'esprit.

Mr. DUPORT.

Avez-vous donc gagné quelque chose à cette liberté ?

Mme. DUPORT.

Moi ? Non ; mais la patrie, tout, & mon civisme est satisfait du bonheur de la Nation entière.

Mr. DUPORT.

De la Nation, Madame ! Mais jusqu'ici la Nation étoit composée d'individus, & à moins que la révolution n'ait encore renversé cet ordre d'idées, je n'entends pas trop comment la Nation peut avoir gagné, pendant que presque tous les individus, qui la composent, sont les victimes de cette liberté si vantée, dont personne n'est content, & qui est semblable à un arbre

dont on accélère la végétation en dépit de la saison & du terrain , il paroît aussi beau que merveilleux à la première vue ; mais ses fruits sont mauvais , ses racines peu profondes , & son feuillage incapable de procurer de l'ombre.

Mme. DUPORT.

Vous voilà bien , Monsieur , toujours de l'esprit , des allégories , & jamais un grain de raison .

Mr. DUPORT.

Et comment pourroit-elle se faire entendre sous le règne de la folie ?

Mme. DUPORT.

Cela suffit ; j'ai mes principes .

Mr. DUPORT.

Je l'entends avec chagrin .

Mme. DUPORT.

Comment , vous devriez vous trouver trop heureux d'avoir une femme qui pense , qui raisonne .

Mr. DUPORT.

La raison chez votre sexe aimable est quelquefois un capital d'emprunt , dont il ne peut payer les intérêts , ne possédant pas toujours de la monnoie équivalente .

Mme. DUPORT.

Et cela vient encore de ce que le caprice des hommes décide de la valeur de cette monnoie.

Mr. DUPORT.

Quelle qu'en soit la cause, le sentiment vous trompe rarement, & j'ai toujours trouvé, qu'une femme bonne par caractère est plus aimable que celle qui cherche à raisonner sur des principes.

Mme. DUPORT.

Eh bien Monsieur ! soyez satisfait ; car l'amour de la liberté n'est point principe, mais sentiment chez moi.

Mr. DUPORT.

Très-légitime, sans doute. Mais lorsque vous voyez tout ce que la liberté nous coûte, toutes les horreurs dont elle est le prétexte, & que l'aspect des victimes déchirées & palpitans qu'on promène à vos regards, vous instruit de l'usage que le bon peuple fait de la liberté, éprouvez-vous encore ce sentiment si doux pour celle qu'on nous donne ?

Mme. DUPORT.

Bagatelle, Monsieur.

Mr. DUPORT.

Quoi ! lorsque vous êtes entourée de

ruines de toutes espèces , que vous jetez vos regards sur un Roi sans puissance , une armée sans discipline , le Royaume sans crédit , sans considération , sans moyens de subsistance assurée , la Religion sans autels , le peuple sans frein ; quand vous voyez enfin la misère générale , les crimes par-tout multipliés par l'impunité ; pouvez-vous encore , Madame , à l'aspect de tous ces maux chérir la liberté cruelle dont ils sont une suite ?

Mme. D U P O R T .

Bagatelle , maux passagers & nécessaires au bonheur des générations futures .

Mr. D U P O R T .

Et vos propriétés envahies , vos terres dévastées , vos paysans jouissans de vos revenus , chacun refusant de payer ce qu'il doit ! Cependant la liberté ne rassasie pas .

Mme. D U P O R T .

Mais elle affaisonne un plat de pommes de terre .

Mr. D U P O R T .

Avec du poivre qui vous ferre à la gorge . Mais enfin ferez-vous contente , Madame , si elle vous oblige à renoncer à votre plan favori , le voyage de Suisse ?

Mme. D U P O R T .

Et pourquoi , s'il vous plaît , y renoncer ?

Mr. DUPORT.

Mais vous voyez que depuis que nous sommes libres on n'ose plus sortir du Royaume ; & les Tantes du Roi.....

Mme. DUPORT.

Folie.

Mr. DUPORT.

D'ailleurs, il faut de l'argent, la liberté est coûteuse, il n'y en a pas.

Mme. DUPORT.

Folie encore, nous en avons assez.

Mr. DUPORT.

Du papier, c'est-à-dire, qui représente le métal de la même manière que le mot liberté signifie la chose. Mais dans le fait il nous reste si peu de bien, que je suis très-embarrassé de la dot de notre fille.

Mme. DUPORT.

Il sera temps d'y penser quand elle se mariera.

Mr. DUPORT.

Ce sera dans peu de jours.

Mme. DUPORT.

Pourtant point avec un .....

Mr. DUPORT.

Eh ! pourquoi pas ? Le Marquis de Rosiere.

Mme. DUPORT.

Ce ci-devant? cet Aristocrate déclaré?  
Oh! non, jamais.

Mr. DUPORT.

Madame, vous ne vous donnerez pas,  
j'espèrre, le ridicule de refuser un aussi bon  
parti?

Mme. DUPORT.

Plutôt que de me rendre méprisable.

Mr. DUPORT.

Mais il a tout pour lui, & la naissance....

Mme. DUPORT.

Tous les hommes sont égaux.

Mr. DUPORT.

Mais il est d'un caractère accompli, il a  
de grands biens.

Mme. DUPORT.

Et il pense en esclave.

Mr. DUPORT.

Il aime Julie, il en est aimé.

Mme. DUPORT.

Julie est un enfant.

Mr. DUPORT.

Bon, vous y penserez.

Mme. DUPORT.

Si je conserve la raison, jamais.

Mr. DUPORT.

Mr. DUPORT.

Ainsi c'en est donc fait. Notre bonheur domestique est détruit, & vos caprices, Madame, me rendront bien plus malheureux que ne pouvoient le faire vingt lettres de cachet.

Mme. DUPORT, *avec vivacité.*

La Brie.

S C E N E V.

LA BRIE, Mr. & Mme. DUPORT.

LA BRIE.

MADAME.

Mme. DUPORT.

Quand Monsieur de Rosiere se montrera chez nous, je n'y serois jamais pour lui.

LA BRIE.

Cela suffit.

Mr. DUPORT.

Mais s'il s'annonce chez moi, tu le laisseras entrer à tous les instans.

Mme. DUPORT.

Tu le renverras, & tu lui fermeras toujours la porte au nez.

( 18 )

Mr. DUPORT.

Et chez moi tu les lui ouvriras.

LA BRIE.

Ma foi, Monsieur & Madame, accommodez-vous, je suis un François libre, Dieu soit loué, je ne ferai ni l'un ni l'autre.

(*Il s'en va avec insolence.*)

S C E N E VI.

Mr. & Mme. DUPORT.

Mr. DUPORT.

ENCORE les doux fruits de notre liberté ! Diffusions domestiques, qui nous compromettent; réponses & procédés insolens, qu'on n'ose punir. Si je vais dans la rue, au lieu de me suivre, il marche à mes côtés; suis-je dans mon carosse, s'il commence à pleuvoir, d'un ton qui exige un consentement, il me demande d'y entrer; bientôt à mes côtés sur mon sopha & à table, il faudra me servir moi-même.

Mme. DUPORT.

Les hommes sont tous égaux.

Mr. DUPORT.

Non, Madame, cette égalité, avec laquelle on égare & séduit le peuple, ne peut

exister , & aussi long-tems qu' la raison & la bêtise , la bonté & la méchanceté , la force & la foiblesse feront dans le monde , des hommes ne peuvent être égaux.

Mme. DUPORT.

Eh bien ! Monsieur , je préfère à mon service une orgueilleuse fierté à la bêtise rampante.

Mr. DUPORT.

Et moi , Madame , je réussirois plutôt à convertir au christianisme un sauvage de la baie d'Hudson , qu'à ramener une femme de sa prévention.

Mme. DUPORT.

Nous ne sommes donc plus ces êtres foibles , que les hommes regardoient comme incapables de penser par eux-mêmes.

Mr. DUPORT.

Mais vous n'êtes jamais plus fermes que dans les choses que vous ne comprenez pas.

( 20 )

*S C E N E VII.*

*Les Acteurs précédens , JULIE ,  
ANTOINETTE.*

Mr. DUPORT.

**A**H! tu viens à propos Julie , & tu prononceras entre nous sur un différent qui te concerne.

JULIE.

J'espère , cher Papa , que je n'en ferai jamais naître entre vous. Un enfant ne resserrerait-il pas toujours les nœuds qui unissent ses parens ?

Mr. DUPORT.

Autrefois , ma fille ; mais aujourd'hui tous les liens se brisent , les hommes jouent avec les mots , ils ont étalé une brillante enseigne , bien bigarrée , bien peinte , sur laquelle , après les noms de vertu , d'humanité , de bienveillance universelle , on lit : ici se trouve l'amour de la patrie , l'amour de l'honneur , l'amour de la justice , & ce qui s'en suit. L'on se réjouit , on frappe à la porte , on entre , & l'on ne trouve que l'amour-propre & l'égoïsme.

Mme. DUPORT.

Monsieur mon époux est aujourd'hui d'une humeur mordante.

Mr. DUPORT.

Cela est tout simple, Madame, il faut se mettre à l'unisson ; chacun à présent mord ou est mordu : puisqu'enfin c'est le ton, j'aime encore mieux être des premiers que des derniers.

Mme. DUPORT.

Viens Julie, ôtons-nous de son chemin.

Mr. DUPORT.

Non pas, Madame, seulement un peu de douceur, si j'ose vous en prier ; par cette charmante qualité le mari le plus rude & le plus obstiné est à l'instant même aux pieds de son épouse.

JULIE.

Vous voyez, Maman, que le Papa plaisante.

Mme. DUPORT.

Sa plaisanterie est amère.

Mr. DUPORT.

Comme la liberté Françoise.

Mme. DUPORT.

L'entends-tu, Julie ?

Mr. DUPORT.

Heureuse, si elle ne fait qu'entendre cette vérité; pour moi, je la sens bien vivement.

Mme. DUPORT.

Je ne reconnois plus mon mari, autrefois si doux, si complaisant; à présent si grossier, dur, incivil.

Mr. DUPORT.

Et moi, je ne reconnois plus toute la Nation, si gaie, si bonne, si soumise; & à présent si cruelle, féroce & sans frein. Est-il étonnant que l'on change avec elle?

Mme. DUPORT.

Si tu savois, Julie, quelle fantaisie ton père s'est mise en tête à ton égard.

Mr. DUPORT.

Permettez, Madame, je ne me mêle point du Club des Jacobins, ni de l'Assemblée Nationale, mais je préside dans ma famille, ainsi je t'appelle à la barre, Julie, & je veux un compte exact de l'état de ton cœur. Les cris indécents que tu entends dans les rues, & les malheureuses victimes que tu vois à la lanterne, t'ont instruit sans doute dès long-temps que nous avons le bonheur d'être libres; mais cette liberté générale s'étend-elle jusqu'à ton cœur, &

quelle est la forme de gouvernement sous laquelle il veut se ranger ? Car il en faut un enfin. Ainsi choisis entre l'aristocratie de tes parens, de ta famille ; la démocratie de tes adorateurs, ou le pouvoir monarchique d'un époux.

Mme. DUPORT.

Monarchique ou despote, car c'est égal.

JULIE.

Je suis pour la monarchie, cher Papa, dans laquelle l'amour fert de lien entre le monarque & ses sujets.

Mr. DUPORT.

Bravo ! ma Julie.

Mme. DUPORT.

Eh bien ! j'y consens, à condition que la femme soit pour son mari, ce qu'est l'Assemblée Nationale à Louis XVI.

Mr. DUPORT.

Non, Julie, le mari ne peut être sous le joug. Choisis celui avec lequel tu veux vivre, voilà une liberté raisonnable, & je veux savoir si ton choix est fait.

JULIE.

Si j'ose l'avouer.

Mme. DUPORT.

Sans doute, on peut tout dire à présent,

JULIE.

Eh bien! mes chers parens, le Marquis de Rosiere.

Mme. DUPORT.

Comment, vous osez?... un Aristocrate!  
Ah! l'horreur.

JULIE.

Mais, Maman, il ne s'agit ici que de l'empire de mon cœur, & vous m'avez permis de dire librement.....

MR. DUPORT.

C'est fort bien, Julie, tu as mon consentement.

Mme. DUPORT.

Et mon refus positif. Quel indigne choix! Je proteste solennellement contre ce mariage; & c'est sans doute à vous, Mademoiselle Antoinette, que je dois les beaux principes de ma fille.

ANTOINETTE.

Vous me faites trop d'honneur, Madame; je n'ai point contribué au choix de Mademoiselle; mais un cœur se prend encore plus facilement que la Bastille.

( 25. )

Mme. DUPORT.

L'insolente ! Mais je trouverai des moyens d'empêcher la chose , & puis , Julie tient de moi , elle a du naturel , de l'énergie , elle ne peut persister dans cet égarement. ( *avec emphase.* ) Ecoutez-moi , ma fille , laissez vos folies , je tiens aujourd'hui la première séance d'un Club de Jacobines dont je suis la fondatrice. ( *Avec bonté.* ) Je t'y ferai recevoir , Julie , & liée à ces membres respectables , tu prendras d'autres sentimens , parce que nous te nourrirons d'autres principes.

ANTOINETTE , à Julie.

Allons , Mademoiselle , vous allez être mise au régime de la liberté.

Mr. DUPORT.

Dont les vapeurs énivrantes t'ôteront la raison , ma pauvre Julie.

Mme. DUPORT.

Rallez , riez , cela m'est égal , la liberté ne s'en élève pas moins sur notre horizon , l'éclaire , & brille en dépit de vos sarcasmes.

Mr. DUPORT.

Comme une raquette qui crève ensuite , & tombe sur la tête du pauvre spectateur.

( 26 )

Mme. DUPORT.

Bah ! bah ! Cela suffit, vous savez ma volonté, Julie.

Mr. DUPORT.

Votre volonté, Madame ! Julie doit avoir la sienne, elle est citoyenne comme vous, & libre comme tout le monde.

Mme. DUPORT.

Le pouvoir des parens a encore toute sa force.

Mr. DUPORT, ironiquement.

Il n'y a plus de pouvoir, Madame, tous les hommes sont égaux.

### S C E N E VIII.

*Les Acteurs précédens, LE MARQUIS, regardant avec précaution autour de lui.*

LE MARQUIS.

**S**UIS-JE enfin en sûreté ? J'ai cru que je ne m'en tirerois pas. Bientôt il n'y a plus que la fuite pour nous, & à moins d'être à Turin, à Venise, en Suisse, ou à Vorms, nous n'osons espérer un moment de tranquillité.

Mr. DUPORT.

Pauvre Marquis ! j'ai bien peur que  
vous ne soyez tombé ici de fièvre en  
chaud mal.

LE MARQUIS.

En ce cas je me mets sous la protection  
de la belle Julie.

JULIE.

D'où venez-vous donc, Marquis ?

LE MARQUIS.

Curieux d'assister aux délibérations de  
l'Assemblée Nationale sur les Prêtres non  
jureurs, j'écoutois attentivement les dé-  
bats qu'occasionnoient les différentes mo-  
tions pour les faire jurer, & j'admirois le  
zèle avec lequel pour le bien de la patrie ils  
se rendent pulmonique à force de crier.  
Ils se sont si bien acquittés de ce devoir à  
droite, à gauche, les tribunes ont si bien  
fait chorus, que craignant de devenir sourd  
dans cette auguste bagarre, je me suis pré-  
cipité hors de la salle ; mais en me prome-  
nant aux Thuilleries j'apperçois dans les  
groupes qui s'y rassemblent, que l'un tire  
un poignard de son sein, l'autre un pisto-  
let de sa poche, prenant peu de plaisir à  
ces jeux, je vais au Théâtre National, l'on  
donne Brutus, on applaudit à tout rompre

à des passages qui me révoltent; mais enfin on est libre, je ne m'en formalise pas, & je crois étant François libre comme un autre, ayant payé comme tout le monde, oser applaudir aussi aux passages qui me plaisent. Point du tout, le peuple murmure, m'insulte, la garde Nationale sourit avec complaisance à cette aimable gaieté de son souverain, & on m'assomme presque de fruits pourris, qu'on jette dans ma loge. Je quitte le spectacle, je me jette dans mon carrosse, & j'avois fait environ 500 pas, lorsqu'on ordonne à mon cocher d'arrêter. Curieux d'en savoir la raison, je mets la tête à la portiere; c'est une députation des Dames de la Halle, qui vont endoctriner leurs Majestés & augmenter l'éclat de la Cour du premier fonctionnaire.

Mme. D U P O R T.

Je vous prie, Monsieur, de ménager en ma présence vos expressions & vos farces, & de parler avec plus de respect d'une classe de citoyennes....

Mr. D U P O R T.

Aussi respectable qu'utile à nos grands desseins.

L E M A R Q U I S.

Et qui ayant au bout du bras un pouvoir

exécutif, plus réel que celui qu'on a laissé au Roi, & le seul qui nous restera dans l'état de nature où l'on nous met, ont le secret de s'attirer de la considération. Aussi la mienne pour cette douce partie du sexe est si grande, que je me tiens au moins à mille pas de distance.

Mme. DUPORT.

Le patriote François ne doit craindre personne.

LE MARQUIS.

En effet, excepté 20 millions de citoyens actifs, il n'a plus personne à craindre.

Mme. DUPORT.

Le despotisme est détruit, & la Bastille a disparu.

LE MARQUIS.

Oui, il ne reste que des lanternes.

Mme. DUPORT.

Le peuple enfin est compté pour quelque chose.

LE MARQUIS.

Sur-tout depuis qu'il se fait justice à lui-même.

Mme. DUPORT.

Les titres orgueilleux héritaires & les armes des grands sont enterrés.

( 30 )

LE MARQUIS.

Mais les vertus qui les leur avoient acquis ne peuvent s'anéantir.

Mme. DUPORT.

Etre noble ne donne plus aucune prérogative.

LE MARQUIS.

Et penser noblement en donne moins encore.

Mme. DUPORT.

Enfin les bienfaits de la révolution sont incalculables ; mais il est vrai que nous avons encore un Roi.

Mr. DUPORT.

Sans pouvoir, semblable au soliveau que Jupiter donna aux grenouilles.

Mme. DUPORT.

Il est encore de trop ; mais on peut du moins mener les Ministres à Orléans, & l'on n'a plus de lettres de cachet à craindre.

LE MARQUIS.

Les décrets les ont remplacés.

Mme. DUPORT.

On ne sera plus écrasé par des impositions arbitraires.

( 31 )

LE MARQUIS.

Et l'on n'aura plus l'embarras de placer  
son argent.

Mme. DUPORT, *ironiquement.*

Je trouve assez naturel, Monsieur le  
ci-devant, que vous ne soyez pas ami de  
la révolution; vous avez beaucoup perdu.

LE MARQUIS.

Comme tout le monde.

Mme. DUPORT.

Et l'amour de la patrie n'est pas un  
dédommagement pour Messieurs les Aristos-  
crates, il leur faut des priviléges.

LE MARQUIS.

Pardonnez, Madame, nous avons voulu  
les céder, & si je voyois que tout ce qui  
m'entoure a trouvé le bonheur dans ce  
bouleversement, je prendrois patience sur  
mes pertes particulières, je me tairois &  
je me persuaderois que tout est bien; mais  
lorsque je ne vois que misère, que dé-  
sordre, qu'anarchie!....

Mme. DUPORT.

Laissez au vin le temps de fermenter.

LE MARQUIS.

Eh! quand il sera fait, il n'y aura plus  
personne pour le boire; nos enfans du

moins ne verront pas ce moment. Aussi j'ai acheté une Terre près de Neuchâtel ; c'est là où je passerai avec Julie le reste de mes jours ; trop heureux si nous pouvons , non oublier , mais nous distraire quelquefois des tristes souvenirs que nous conserverons de notre malheureuse patrie.

Mme. DUPORT.

Vous êtes le maître , Monsieur , d'é-  
touffer vos souvenirs ; mais n'oubliez  
point que mon consentement est nécessaire  
pour pouvoir emmener Julie.

( Elle s'en va. )

S C E N E I X.

Tous les acteurs précédens , excepté  
Madame DUPORT.

LE MARQUIS.

QU' A-T-ELLE dit , l'ai-je bien entendue ?  
elle me refuse Julie !

Mr. DUPORT.

Vous en êtes étonné , Marquis... Ah !  
que n'entend-on pas aujourd'hui ! Telles  
sont les déplorables suites de l'esprit de  
parti. Mais courage & patience mes enfans ,  
les

Les choses changeront, elles sont à un point si critique, qu'elles ne peuvent subsister, & les passions & l'intérêt personnel qui ont fait le mal en feront le remède.

LE MARQUIS.

Puaise cet espoir consolant se réaliser bientôt ! Mais Madame Duport sera toujours mon ennemie....

Mr. DUPORT.

J'espère que non, mon cher Marquis ; elle partage il est vrai le délire universel ; cependant cela tient plus à son esprit qu'à son cœur : l'idée d'avoir une opinion, de passer pour philosophe, de jouer un rôle enfin, séduit sa vanité ; mais pour peu que celle-ci reçoive quelque choc, vous verrez son patriotisme se calmer. Comme je connois un peu les membres du Club qu'elle établit, que je fais à-peu-près les raisons qui les ont rendues Démocrates, je prévois qu'elles ne feront pas long-tems unies. --- Ah ! parbleu c'est une bonne idée ! Ils sont de retour ; oui, je vais les avertir.

## S C E N E X.

LE MARQUIS, JULIE, ANTOINETTE.

J U L I E.

Avec quelle précipitation mon père nous quitte !

A N T O I N E T T E.

Soyez tranquille, Mademoiselle ; il va sans doute chercher quelques secours contre nos Jacobines.

L E M A R Q U I S.

Maudite liberté ! Comme elle nous rend esclaves ! Que de maux elle traîne à sa suite ! Que de folies elle occasionne ! Ah ! malgré l'espoir dont nous flatte Monsieur Duport, je ne le vois que trop, je vous perdrai, belle Julie, précisément à cause des avantages qui m'auroient autrefois mérité votre main. Je ne puis cependant n'être pas né d'un père noble, je ne puis penser autrement que je le fais. J'aurois dû feindre, j'aurois dû me taire toute à l'heure, mais on croit oser parler librement avec les apôtres de la liberté.

A N T O I N E T T E.

Erreur, Monsieur ; il faut adopter leur sentiment. Jamais despote ne fut plus des-

politique, car c'est aux opinions qu'ils ~~en~~ veulent; j'ai frémi en vous écoutant. Quelle imprudence que la vôtre !

## LE MARQUIS.

Ah ! ne m'accable pas par tes reproches, je ne suis que trop puni par la crainte de perdre Julie.

## JULIE.

Hélas ! avant votre arrivée votre arrêt étoit prononcé : vous êtes Aristocrate, dit-elle ; mais moi je ne suis rien ; Démocrate, Aristocrate, j'ignore ce que signifient ces noms. La première fois que je les entendis, je crus que c'étoit une mode nouvelle. Je ne fais pas ce que l'on a contre notre pauvre Roi, il ne m'a jamais fait de mal, il n'en a jamais fait à personne. Mon père dit, que s'il n'avoit pas été trop bon, tout cela ne feroit pas arrivé. Ma mère, d'un autre côté, ne veut point de Roi ; & ce qu'il y a de sûr, c'est que depuis cette révolution nous sommes bien malheureux dans notre maison, disputes entre parens, disputes entre les domestiques ; on se fuit, on se craint, on se hait. Nous étions si heureux avant tout ceci !

## LE MARQUIS.

Pauvre Julie, ah ! sans votre digné

père je vous proposerois de fuir avec moi ce pays détestable.

JULIE.

Je n'y consentirois jamais ; mon père fut-il aussi injuste que l'est ma mère actuellement.

LE MARQUIS.

Vous ne m'aimez donc pas, belle Julie ?

JULIE.

Ne peut-on donc s'aimer sans cela ? Qui, je vous aime, je vous estime. Vous éprouvez sans doute les mêmes sentimens : on dit que c'est tout ce qu'il faut pour être heureux ensemble.

LE MARQUIS.

Sans doute ; cependant....

JULIE.

Cela n'existeroit plus si je fuyois avec vous ; vous ne pourriez m'estimer.

LE MARQUIS.

Mais si votre père y consentoit ?

JULIE.

Je ne pourrois m'y résoudre sans l'aven de ma mère.

LE MARQUIS.

Mais si l'on parvenoit à lui arracher ce consentement ?

( 37 )

JULIE.

A la bonne heure, pourvu qu'elle le donne ; mais je ne vois pas trop comment la l'y amener.

LE MARQUIS.

Antoinette, pouvons-nous compter sur toi ?

ANTINETTE.

Je crois que oui ; car, d'abord je n'aime point Madame, parce qu'au nom de la liberté elle tyrannise tout le monde ; ensuite elle ne m'aime point non plus, parce que je m'appelle Antoinette ; & enfin, je travaillais avant tout ceci chez une marchande de modes, j'étois heureuse ; depuis cette maudite révolution la pauvre femme s'est vue obligée de renvoyer six de ses ouvrières. Personne ne veut plus rien faire, parce qu'on est libre ; personne n'achète plus rien, parce qu'on n'a point d'argent, & tout le monde meurt de faim ; cela m'a rendue Aristocrate à brûler.

JULIE.

Eh bien ! chere Antoinette, aide-nous donc, je t'en prie.

LE MARQUIS.

Souviens-toi que dans nos anciennes pièces de théâtre, qui valoient mieux que

( 38 )

les caricatures sanguinaires qu'on nous donne aujourd'hui, une suivante conduisit toujours l'intrigue.

ANTOINETTE.

Oui bien dans les Comédies; mais notre liberté ne fournit plus que des Tragédies.

LE MARQUIS.

Tu n'en auras que plus de mérite si tu fais reparoître, ne fût-ce qu'une Comédie larmoyante.

ANTOINETTE.

Mais ces soubrettes avoient beau jeu, Monsieur le Marquis; le généreux amant leur donnoit des bourses pleines.

LE MARQUIS.

Je t'entends, & ce ne sera pas ma générosité qui sera en défaut. Tiens.

ANTOINETTE.

Que voulez-vous que je fasse de ce papier?

LE MARQUIS.

Ce n'est pas la bourse pleine d'autrefois, mais c'est du papier bien rempli des assignats rachetables par les biens du Clergé. Les tems sont si mauvais, ma pauvre Antoinette, que l'amant le plus généreux ne peut plus séduire autrement.

## ANTOINETTE.

A la bonne heure ! quelque peu qu'ils valent, ils sont bons pour un Démocrate.

## LE MARQUIS.

Comment ?

## ANTOINETTE.

Oh ! j'ai là (*se touchant le front*) une idée plaisante, il faut la mettre en œuvre. Madame fait aujourd'hui l'ouverture de son Club de Jacobines, la salle à manger a été décorée en hâte de tout ce qu'une imagination civique a pu rassembler, un tableau de la conquête de la Bastille, un autre de toutes les horreurs commises après ce premier attentat, une silhouette de Mirabeau, une exposition fidèle de l'entrée triomphante de Mesdames des Halles amenant le Roi prisonnier dans Paris, un médaillon de la Fayette, & que fais-je encore, décorent les murailles. Sur la table est le bonnet rouge, signalement du sang répandu & à répandre, & des couronnes de chêne pour les citoyennes qui se signaleront. Mais le plus beau trait du génie patriotique de Madame s'est développé dans deux figures en cire, de grandeur naturelle, placées toutes deux au côté de la porte. L'une d'elle en uniforme national, épée flamboyante, est en faction ;

l'autre, un pauvre Aristocrate est enchainé. Voici l'idée que cela m'a fait naître : le Marquis n'a qu'à choisir l'un de ces deux rôles, il tiendra la place de la figure sous ce déguisement ; il se mettra au fait des folies de ces Dames, & des moyens d'en profiter.

LE MARQUIS.

Comment prétends-tu que cela se puise?

ANTOINETTE.

Rien n'est si simple ; nous ôterons le Démocrate, vous mettrez son habit, un masque ; vous tenez l'épée & vous voilà en sentinelle. Cela ne doit pas vous être nouveau depuis la révolution.

LE MARQUIS.

Est-tu folle, Antoinette?

ANTOINETTE.

Pas du tout ; Jupiter pour l'amour d'une fille, se métamorphosa en taureau ; pourquoi, par le même motif, n'en feriez-vous pas autant en Démocrate ?

LE MARQUIS.

Allons, j'y consens.

JULIE.

Je tremble.

ANTOINETTE.

Ne craignez rien, il n'y a pas le moins

dre danger. Mais avant tout il faut gagner la Brie. C'est un zélé Démocrate , il est chargé des apprêts , il a la clef de la salle. Entrez tous deux dans le cabinet , je vous appellerai quand j'aurai la clef.

JULIE.

Dans ce cabinet seule avec Monsieur ?

ANTOINETTE.

Sans doute ; craignez-vous ce qu'en dira Papa ?

JULIE.

Non ; mais ce que j'en dis moi-même.

ANTOINETTE.

Il est grand jour , allez ; on voit bien que vous n'avez jamais été chez une marchande de modes.

LE MARQUIS.

Vous avez daigné m'assurer de votre estime , cette crainte ne me la prouve pas , mon aimable Julie.

ANTOINETTE.

Allez , allez , il n'y a pas de tems à perdre.

JULIE.

Je vais , mais la porte restera ouverte.

ANTOINETTE.

Ah ! sans doute.

( 42 )

S C E N E XI.

ANTOINETTE, LA BRIE.

ANTOINETTE.

ALLONS, je viendrai bien à bout de la  
Brie. (*Elle sonne.*)

LA BRIE.

Qui a sonné?

ANTOINETTE.

Moi.

LA BRIE.

Toi?

ANTOINETTE.

Oui moi, moi.

LA BRIE.

T'imagines-tu que je sois à ton service?

ANTOINETTE.

Non pas dans mon service, mais prêt à  
me rendre service.

LA BRIE.

Fort bien! Madame t'a-t-elle ordonné  
de sonner?

ANTOINETTE.

L'imbécille, ne sommes-nous pas tous  
égaux? Ne vaux-je pas autant qu'elle?

LA BRIE.

Ah, voilà une fois de la raison!

ANTOINETTE.

La vôtre me gagne, Mons la Brie.

LA BRIE.

Mais que veux-tu? Dépêche, j'ai à faire.

ANTOINETTE.

Ah! quels soins importans?

LA BRIE.

Il faut ranger la salle, le Club va s'assembler.

ANTOINETTE.

Est-elle ouverte?

LA BRIE.

Apparemment on laisse un tel sanctuaire ouvert!

ANTOINETTE.

Et sur-tout dans un tems où rien n'est en sûreté.

LA BRIE, *faisant sonner sa poche.*

Voilà la clef.

ANTOINETTE.

Mon cher la Brie, prête-la moi.

LA BRIE.

A toi? Qu'en veux-tu faire?

ANTOINETTE.

Voir la salle.

LA BRIE.

Afin que si Madame s'en apperçoit, je  
sois sur le pavé. Non, il n'en fera rien.

ANTOINETTE.

Mon bon, mon doux la Brie.

LA BRIE.

Ma douce Antoinette.

ANTOINETTE.

Je t'en prie.

LA BRIE.

Je te la refuse.

ANTOINETTE.

Je te donnerois un baiser.

LA BRIE.

Je t'en donnerois deux si tu me laisses  
en repos.

ANTOINETTE.

Et cette bonbonnière.

LA BRIE.

Oui, aujourd'hui des bonbons, demain  
pas de pain; je te remercie.

( 45 )

ANTOINETTE.

Et cette boëte avec le portrait de la  
Fayette.

LA BRIE.

Cette boëte ! ce portrait ! Non , je suis  
libre , je ne me laisse pas gagner.

ANTOINETTE.

Mais je suis libre aussi , je peux donc  
aller où il me plaît.

LA BRIE.

Oui , sans doute , tu as raison , à moins  
que tu ne sois Tante du Roi , ou le Roi  
lui-même.

ANTOINETTE.

Il m'est donc permis de voir cette salle ?

LA BRIE.

Cela est vraisemblable ; mais je suis libre  
aussi de te le refuser. Cependant on tra-  
fique bien les billets de l'Assemblée Natio-  
nale.

ANTOINETTE.

Oh ! je ne le veux pas pour rien non  
plus. Tiens , voilà des assignats.

LA BRIE.

Des assignats !

( 46 )

ANTOINETTE.

Tout neuf de 50 livres.

LA BRIE.

De 50 livres !

ANTOINETTE.

Je t'en donne un.

LA BRIE.

Comment as-tu des assignats ? As-tu  
peut-être assigné quelque chose ?

ANTOINETTE.

Cela peut t'être égal.

LA BRIE.

Les prendrois-je ? Ne les prendrois-je  
pas ? Donnerois-je la clef ? Ne la donne-  
rois-je pas ? Je suis libre , ainsi je prends  
toujours. Tiens , voilà la clef. Je vais réflé-  
chir , si j'aurois dû te résister.

( 47 )

S C E N E XII.

ANTOINETTE, LE MARQUIS, JULIE.

A N T O I N E T T E.

VITE, vite, Monsieur le Marquis, & vous Mademoiselle, allez dans votre chambre.

J U L I E.

Non, je vais chez Papa; il doit savoir ceci.

A N T O I N E T T E.

A la bonne heure! Il nous aidera. Allez, allez. (*Elle emmène le Marquis.*)

S C E N E XIII.

J U L I E, seule.

U N bon père, un bon roi se ressemblent. Un enfant qui s'enfuit de la maison paternelle, des fujets qui se révoltent contre leur roi, ne sauroient être heureux.

*Fin du premier Acte.*

## A C T E II.

## S C E N E I.

*Le théâtre représente la salle à manger, préparée pour le Club comme l'a dit Antoinette. Une porte à deux battans au fond, & à chaque côté de la porte les deux figures, le Démocrate à droite, l'Aristocrate à gauche, enchaîné & dans une espèce de robe de chambre. Aux deux côtés de la salle sont deux autres portes de cabinet ; celui de la droite est à Monsieur Duport ; celui de la gauche à Madame. Une table est au milieu de la salle, sur laquelle on voit le bonnet rouge, des papiers, deux bourses, quelques couronnes civiques, une sonnette.*

**ANTOINETTE, LE MARQUIS,** *se glissent dans la salle.*

**ANTOINETTE,** *un masque à la main.*

**N**ous y voilà parvenus heureusement. Il y a aussi du mouvement chez Monsieur. J'y ai vu entrer plusieurs Messieurs, ils machineront quelque chose apparemment contre

contre le Club , & Monsieur Duport nous fera favorable , j'en suis sûre ; c'est un si digne homme.

LE MARQUIS.

Tout cet enfantillage me feroit rire , s'il ne tenoit à des choses essentielles , & s'il n'étoit contraire aux intérêts de mon amour.

ANTOINETTE.

C'est précisément lui qui doit vous procurer Julie. Allons vite , Monsieur , passez cet uniforme.

LE MARQUIS , riant.

Es-tu folle , Antoinette ? Ne vois-tu pas que je suis beaucoup plus grand que ce Démocrate ? d'ailleurs , comment pourrois-je être immobile pendant une heure ou plus que durera leur bavardage , le sabre levé. Je me découvrira d'abord. Non j'aime mieux prendre la place de l'Aristocrate , il est du moins commodément assis , la tête baissée , en robe de chambre , qui désigne sans doute que l'autorité royale va se coucher. Je puis me cacher mieux sous ce déguisement que sous l'autre ; ne le crois-tu pas ?

ANTOINETTE.

Comme vous voudrez ; dépêchez seule-

D

ment qu'on ne nous surprenne. (*Elle déshabille la figure. Le Marquis met la robe de chambre.*) C'est excellent, encore le masque, (*elle l'attache*) & puis les chaînes.

LE MARQUIS.

Aussi des chaînes ?

ANTOINETTE, *en les attachant.*

Allez, vous les changerez bientôt contre des liens de rose.

LE MARQUIS.

J'en accepte l'augure.

ANTOINETTE.

Vous voilà prêt. Retenez bien votre haleine, soyez bien immobile quand les Dames vous contempleront.

LE MARQUIS.

Va, ne crains rien ; je n'ai point envie qu'on m'arrache les yeux.

ANTOINETTE, *le regardant.*

Ha ! ha ! ha ! Adieu Monsieur, ne vous ennuyez pas. (*Elle emporte la figure de l'Aristocrate dans le cabinet à droite.*)

## SCENE II.

LE MARQUIS, *seul*

ME voilà donc en habit de carnaval !  
 Eh ! vraiment on diroit que toutes les pas-  
 sions se sont masquées pour opérer cette  
 funeste révolution, & l'anarchie masquée  
 en liberté va porter le bonheur public au  
 tombeau.

## SCENE III.

LA BRIE, LE MARQUIS.

LA BRIE.

Je me défie un peu d'Antoinette ; elle est  
 Aristocrate, elle m'aura joué quelque tour ;  
 il faut voir. ( *Il regarde par-tout.* ) Non,  
 tout est dans l'ordre, prêt à recevoir les  
 honorables membres. Il ne manque que  
 des chaises, elles ne sont encore que sept.  
 ( *Il les place en demi-cercle, un fauteuil  
 au milieu & six chaises.* ) J'ai lû quelque  
 part qu'un troupeau d'oies fauva le Capitole  
 par leurs cris ; puissent les Dames  
 sauver de même la patrie ! Voilà mon  
 demi-cercle fait. Cela ressemble à la déco-  
 ration du Sénat rassemblé dans Brutus.

Allons attendre les convives. Ha! ha! ha! le plaisant air qu'a cette figure! Une tête d'ange! Un ange en uniforme national! Ah! c'est qu'en Paradis on est tous égaux; ainsi la France est un Paradis. Cependant, pas pour tout le monde, par exemple: cet Aristocrate enchaîné assis la tête appuyée avec l'air d'un faiseur d'almanac, celui-là n'est pas en Paradis. (*Il se met devant le Marquis.*) Un fou, un fanfaron, hâï partout, persécuté par-tout, & mené par le nez Dieu fait... (*Il le prend par le nez. Le Marquis lui donne alors un soufflet qui le fait tomber par terre tout tremblant.*) A l'aide, à l'aide.

LE MARQUIS, se lève.

Si tu ne te tais, je te passe mon épée au travers du corps.

LA BRIE.

Ahi.

LE MARQUIS.

Mais si tu es tranquille, si tu te tais, comme si tu n'avois rien vu, ces assiquats font à toi.

LA BRIE.

Ainsi j'ai à choisir une épée dans le corps ou des assiquats dans la poche. Point d'épée; les assiquats, s'il vous plaît.

( 53 )

LE MARQUIS.

Les voilà. Mais si tu me trompes, tu es  
un homme mort.

LA BRIE.

Encore à choisir, mort de votre main,  
ou chassé par Madame.

LE MARQUIS.

En ce cas, je te prends à mon service.

LA BRIE.

À votre service ! Et mes arrhes ont été  
un soufflet ?

LE MARQUIS.

Parce que tu étois un sot.

LA BRIE.

Bon Dieu ! On ne pourra plus à la fin  
parler avec confiance, même à une figure  
de cire.

LE MARQUIS.

Paix ! l'on vient. (*Il se remet en attitude.*)

## SCENE IV.

Mme. DUPORT, Mme. DINDRELIN,  
Mme. JAMBLOON, LE MARQUIS.

*Mme. Dindrelin doit avoir un manchon avec un noeud blanchâtre en entrant, qu'elle pose sur la table dans le cours de cette scène.*

Mme. DUPORT.

VOTRE zèle m'enchanté, Mesdames; j'espére que les autres Citoyennes ne nous feront pas attendre non plus.

Mme. JAMBLOON.

Notre Club sera-t-il nombreux?

Mme. DUPORT.

Il commence à se former, Madame; je ne doute point qu'il ne s'augmente de jour en jour, vu le nom qu'il porte & les affiliations qui s'en suivront. Actuellement nous avons la ci-devant Marquise d'Alvi.

Mme. JAMBLOON.

Qui devoit épouser le ci-devant Comte d'Olban?

Mme. DUPORT.

La même.

Mme. JAMBLON, *avec mépris.*

Mais ça n'est pas civique.

Mme. DUPORT.

Pardonnez-moi, elle a rompu avec lui, & elle est toute patriote actuellement.

Mme. DINDRELIN, *d'un ton commun & bayard.*

On m'a assuré qu'elle étoit fort recherchée d'un des principaux membres du Club des Jacobins.

Mme. DUPORT.

Sans doute ; il est son parent, & c'est à lui qu'elle doit le civisme qui l'anime. Elle est d'ailleurs fort riche, une conversion pareille est d'autant plus agréable, que les Aristocrates ne sachant plus comment mordre sur nous, prétendent que les patriotes Jacobins sont tous des gueux.

Mme. DINDRELIN.

Avant la révolution à la bonne heure ; mais à présent leurs fortunes sont très-conféquentes.

Mme. DUPORT.

Nous n'avons dans notre Club que des Citoyennes riches.

( 56 )

Mme. J A M B L O N.

Madame Plumacau ne l'est pas trop ce-  
pendant.

Mme. D U P O R T.

Son mari l'est infiniment. C'étoit le No-  
taire le plus renommé de Paris lorsqu'il  
falloit encore des Notaires.

Mme. J A M B L O N.

Pourquoi donc est-elle si endettée ?

Mme. D I N D R E L I N.

Elle a agité à l'insu de son mari, & plus  
avide qu'habile elle s'est dérangée.

Mme. D U P O R T.

Qu'importe, son civisme n'en sera que  
plus ardent, & sa fermeté à lutter contre  
son mari Aristocrate enragé, son refus dé-  
cidé de donner sa fille au ci-devant Comte  
d'Ombriac, lui donne un titre pour entrer  
dans notre confédération. Madame d'Orion  
est encore un de nos membres.

Mme. J A M B L O N, *d'un air dédaigneux.*

Veuve d'un petit marchand, n'est-ce pas ?

Mme. D I N D R E L I N.

Oui, Madame, petit ou grand marchand  
c'est égal.

Mme. J A M B L O N.

Ah ! point de comparaison, je vous prie.

Mme. D U P O R T.

Tous les hommes sont égaux.

Mme. J A M B L O N.

Mais les femmes, Madame, il y a ce-  
pendant des gradations.

Mme. D I N D R E L I N.

Ah ! pour ce qui est de ça, elle en avoit  
aussi avec les autres marchandes ; & il fal-  
loit voir son brillant équipage lorsqu'elle  
étoit la maîtresse du Chevalier de St. Dys.

Mme. D U P O R T.

Leur façon de penser toute différente le  
lui a fait abandonner.

Mme. D I N D R E L I N.

Oh ! non, Madame, c'est bien lui qui  
l'a quittée ; on dit même que cela n'a pas  
peu contribué à la rendre Démocrate.

Mme. D U P O R T, *avec impatience*.

Tant mieux ! Madame ; tant mieux !

Mme. J A M B L O N.

Nous ne sommes donc encore que six ?

Mme. D U P O R T.

Pardonnez - moi, nous sommes sept.  
Nous aurions pu être davantage, mais

vous m'aviez toutes laissé le choix de nos membres , & je n'ai voulu admettre dans notre sainte association , que des Citoyennes d'un civisme éprouvé. Ainsi la ci-devant Présidente Duval en est encore , & son zèle connu pour réformer les anciens abus a précédé la révolution. En effet , n'étoit-ce pas une chose épouvantable qu'une Présidente ne put être présentée ? On dit que c'étoit son ambition , & que ne pouvant l'obtenir , elle fut une des premières à mettre en train le nouvel ordre des choses.

Mme. J A M B L O N.

Bah ! c'est un conte ; je parie tout au moins qu'elle n'a pas eu l'idée de tout ce qui s'est fait.

Mme. D I N D R E L I N.

On dit qu'elle a de l'esprit comme un démon ; mais quand elle en auroit comme quatre ou dix mille , elle ne pouvoit imaginer ce qui s'est fait.

Mme. D U P O R T.

J'en conviens. Mais c'est toujours un grand mérite d'avoir commencé la chose ; le peuple s'est réveillé ; les piques naissantes entre ses mains annoncent l'énergie nationale , & déjà les femmes patriotes

changeant en casque leur chapeau de fleurs , demandent des piques & d'autres armes , se forment en régimens , & s'exerçant au champ de Mars , se rendent dignes de combattre les ennemis de notre liberté.

## S C E N E V.

Mme. DUPORT , Mme. JAMBON ,  
Mme. DINDRELIN , LA BRIE.

LA BRIE.

M E S D A M E S les Jacobines.

Mme. PLUMACAU , Mme. D'ORION ,  
Mme. DUVAL , & LA MARQUISE *entre*  
*la dernière.*

Mme. DUPORT.

Soyez les bienvenues , Mesdames ; nous vous attendions avec toute l'impatience qu'inspire à de vrais patriotes le désir de travailler à la chose publique . ( *Eloigne-toi La Brie.* ) Chargée par vous , Citoyennes , de choisir le lieu de nos séances , j'ai fait ce que mon zèle rendoit possible dans le peu d'instans que m'a laissé votre empressement . Voilà le portrait de ce héros , ( *elle montre le portrait de la Fayette ,* ) dont la liberté suit les pas dans les deux Hémisphères .

( 60 )

Mme. D U V A L.

Mais on diroit qu'il dort.

Mme. D U P O R T.

Sans doute; le peintre a voulu désigner, combien dans son sommeil même il est terrible au Roi. Ici vous voyez la silhouette du grand homme, (*elle montre la silhouette de Mirabeau,*) lorsque sa voix tonnante faisoit connoître au peuple le plus saint de ses devoirs. Là, les héros de la Bastille s'occupent du soin de le remplir. Voilà la justice respectable & terrible de ce peuple auguste & bon qui rentre dans ses droits. Et voici enfin deux figures, dont notre ami Curtius secondant mon zèle, a fait hommage à notre société. Voyez, Citoyennes, le sceau de la liberté gravé sur la figure de ce garde national, qui nous fert de sentinelle.

Mme. D I N D R E L I N.

Il est charmant, on voudroit l'embrasser.

Mme. D U V A L.

Il est parlant.

Mme. D' O R I O N.

Je lui voudrois seulement une encolure plus militaire.

Mme. PLUMAÇAU.

Cela viendra, Madame.

Mme. DUPORT.

Qu'importe l'air, la liberté en a déjà fait des héros, & voici ce qui désigne leur triomphe. Voyez les chaînes sous lesquelles cet Aristocrate courbé, abattu, annonce tous les caractères de l'esclavage.

Mme. JAMBLOON.

L'allégorie est fine.

Mme. DIN DRELIN.

C'est très-pittoresque.

Mme. PLUMAÇAU, aux deux ci-devant.

Qu'en dites-vous Mesdames ?

LA MARQUISE.

Il y a dans ses yeux une expression singulière.

Mme. DUVAL.

Oui, c'est un chef d'œuvre.

Mme. DUPORT.

Pour égaier un peu nos fonctions importantes je l'ai fait faire à ressort. Il sera plaisant de l'obliger à nous rendre hommage au commencement de chaque séance. Essayons. ( *Elles passent toutes devant lui & lui font baisser la tête.* )

Mmes. PLUMAGAU, DIN DRELIN &  
JAMBLOON, rient.

C'est très-plaisant.

Mme. D'ORION.

Il me fait peur.

LA MARQUISE, bas.

Quelle folie ! Mais du moins celle-ci ne  
lui fait pas de mal.

Mme. DUVAL, bas.

Où en sommes-nous venues ?

Mme. DUPORT, *les ramene auprès de la  
table, prend un papier & se met au  
milieu d'elles.*

Amies de la Constitution, disciples des  
défenseurs des droits du peuple, je vais  
vous lire, dignes Citoyennes, les principaux  
statuts de la société bienfaisante dont  
le civisme, brisant les liens jusqu'ici les plus  
respectables, renversant toutes les idées  
abusivement reçues depuis qu'il existe des  
sociétés, ouvre une carrière immense aux  
espérances du genre humain, & se préparent  
à eux-mêmes un empire universel.

*Premier statut.* Tout Jacobin doit s'iden-  
tifier tellement à la souveraineté de la  
Nation, qu'il regarde son individu & sa  
société comme la Nation elle-même.

Mme. DINDRELIN.

Ah ! je comprends à présent pourquoi, lorsqu'on crie au spectacle à bas les Jacobins, leurs partisans disent que cela signifie à bas la Nation.

Mme. DUPORT.

*Second statut.* Soutenir la déclaration des droits comme étant le premier principe de tous ceux, auxquels il faut qu'on renonce, & restreindre ces droits à leur société.

Mme. JAMBLOON.

Cela est clair encore, car les Aristocrates & même les Patriotes non Jacobins, tout hommes qu'ils soient, ne doivent avoir aucun droit dans notre admirable révolution.

Mme. DUPORT.

*Troisième statut.* Changer, en amizéle de la Constitution, la première des bases qu'elle établit, abolir la royauté, les propriétés, la religion Catholique, fonder une République dont ils seront les chefs, & dans laquelle régnera l'égalité la plus parfaite entre tous les Citoyens qui n'ayant plus ni propriété, ni préjugé religieux ou civil, seront remis à la place que la Nature leur a marqué.

Telle est à- peu- près , Mesdames , la quintessence des idées sublimes de Condorcet , Brissot , Manuel , & de tous les grands philosophes fondateurs de notre mère société . Et toujours attentive à ne point s'écartez de ces sages principes , vous la voyez sans cesse en mouvement dans toutes les parties du royaume & dans toute l'Europe , pour y répandre le bonheur qu'elle a procuré aux Avignonois . Et bientôt sa persévérance amenant le succès , la loi frappera également sur toutes les têtes , n'épargnant plus que celles des législateurs . Déjà Citoyennes , l'amnistie prononcé en faveur des Citoyens obscurs d'Avignon , & le glaive levé sur la tête du Ministre , donnent l'exemple nécessaire de cette précieuse égalité , sans laquelle la déclaration des droits & notre Constitution ne sont que des chimères .

LA MARQUISE , *bas à Mme. Duval.*

Quel abominable galimatias !

Mme. DUVAL , *bas à la Marquise.*

Tout ce qui en résulte est bien plus abominable encore .

Mme. DUPORT .

Je me résume , Mesdames , je vois qu'aucune de vous ne doute de ces grandes vérités ;

rités ; mais il faut encore les propager. Tel doit être le but de notre association. Choissons à présent un signe, qui écarte de nous les profanes, lorsque notre société sera trop nombreuse, pour en connoître personnellement chaque individu.

( *La Marquise hauffe les épaules.* )

Mme. PLUMAÇAU.

Voilà, Madame, qui nous en donne un.

Mme. DUPORT.

Oui, mais il peut être équivoque ; en voici un qui exprimera avec énergie nos sentimens contre tout ce qui porte le nom d'Ariltocrate. ( *Elle fait le geste qu'on fait en tordant le col à un pigeon.* )

Mme. DINDRELIN.

Fort bien ! C'est ainsi qu'on tord le col aux pigeons.

Mme. DUVAL.

Ah, l'horreur !

Mme. JAMBON.

Pourquoi ? Il n'est question que de nos ennemis, & c'est même la seule manière qu'on n'ait encore employé pour les mettre à la raison. ( *Elle fait le signe, ainsi que Mmes. Dindrelin, Plumacau & Duport.* )

Mme. DUPORT.

Puisque vous êtes d'accord, Mesdames, d'accepter ce signe patriotique, nous allons nous occuper de l'élection d'une Présidente. Toutes également dignes de posséder cet honneur par notre civisme, il faut que le sort décide quelle d'entre nous mettra la première ce bonnet patriotique, emblème de nos opérations. (*Elle prend deux bourses, dans lesquelles sont les billets à tirer pour l'élection, & les présente aux Dames qui, toutes debout comme elle, font un demi-cercle.*)

Mme. D'ORION riant, bas à la Marquise.

Je déclare, que pour moi je ne m'en affublerai pas. Ah bon ! mon billet est blanc.

L A M A R Q U I S E, bas.

Le mien aussi, grâce au ciel.

(*Les autres Dames font des compliments avec Madame Duport; enfin Madame Plumagau prend les bourses & les lui présente.*)

Mme. DUPORT.

Puisque vous le voulez. (*Elle tire.*) Ah ! c'est sur moi que tombe cet honneur, il pouvoit être le partage de quelqu'une de plus éclairée; mais l'émotion que j'éprouve

me persuade qu'il n'est aucune Citoyenne qui l'emporte sur moi en dévouement à la Patrie. ( *Elle s'avance vers la table, met le bonnet rouge, prend le fauteuil, met la sonnette à côté d'elle & arrange les couronnes.* )

Venez, Mesdames, rassemblons-nous autour de cet autel de la liberté. ( *Elles se placent.* ) Que cette salle en devienne le temple ! Méritons, Citoyennes, par notre patriotisme ces couronnes civiques, les seules qui devroient exister dans notre heureuse patrie. Elevons nos ames, nos facultés à la hauteur des destinées de la Nation. Et considérant avec horreur les maux que les Aristocrates ont fait à notre patrie en brulant eux-mêmes leurs châteaux, en lui causant des dépenses incroyables par les armes qu'il a fallu pour les tuer & les cordes dont on s'est servi pour les pendre ; considérant enfin que tant qu'il en restera sur la terre, nous ne pouvons aspirer à cette égalité précieuse que nous désirons avec nos supérieurs, réunissons nos efforts pour les détruire, & jurons sur ce manchon au nom.... Ah Dieu ! qu'ai-je vu ? Quelle horreur ! Quelle profanation ! Une cocarde blanche ! Quelle est la perfide que l'assemblée doit rejeter de son

fein ? Citoyennes parlez, un libre aveu peut seul expier ce crime.

Mme. J A M B L O N , *d'un air de mépris.*

Qui seroit-ce , si ce n'est une Dame à château.

L A M A R Q U I S E.

Quoi ! vous oseriez soupçonner mon civisme ?

Mme. J A M B L O N .

Oui Madame , dût ma tête être abattue par l'effet de la dénonciation que je fais contre vous , je ne la retire point.

Mme. D U P O R T .

Bien , Madame , très-bien , vous voilà dans l'esprit de la société.

Mme. D U V A L .

Je demande la question préalable , quelle est la propriétaire du manchon ?

Mme. D' O R I O N .

J'appuie l'honorabile membre.

Mme. J A M B L O N .

Et je demande l'accusation sans examen ; il faut un exemple.

Mme. P L U M A Ç A U .

Mention honorable du civisme de Madame Jamblon.

LA MARQUISE, *ironiquement.*

Je fais la motion de lui décerner la couronne civique.

TOUTES. J'appuie la motion.

(*Madame Duport se lève & lui met une couronne. Madame Dindrelin rit.*)

Mme. PLUMAÇAU.

A l'ordre.

Mme. LA PRÉSIDENTE.

L'honorabile membre à l'ordre.

Mme. DINDRELIN.

Ce manchon est à moi, Mesdames, & je ris, parce que la cocarde qui vous paraît blanche à la lumière, est d'une belle couleur de chair lorsqu'on la voit de jour.

TOUTES. Ha!..

Mme. D'ORION.

Si les lumières trompent à ce point je fais la motion qu'on délibére, s'il ne vaudroit pas mieux n'en point avoir?

Mmes. JAMBON & PLUMAÇAU.

Aux voix sur la délibération.

(*Madame Duport prend les voix, la Marquise, Madame Duval, disent oui, qui; les trois autres non, non, non.*)

Mme. DU PORT.

La priorité est pour non. Il n'y a pas lieu à délibérer, Mesdames, & nous allons reprendre le serment dont je vais vous lire la formule.

Je jure au nom des vrais soutiens de notre liberté, les Barnave, Jordan, Brissot, nos illustres confrères, de poursuivre à outrance tous les Aristocrates ou réfractaires à nos principes, de mettre sans cesse aux prises les classes qui n'ont rien avec celles qui possèdent quelque chose, & de n'épargner aucun des moyens patriotiques déjà mis en œuvre à Avignon & à St. Domingue, pour procurer à l'Europe entière le même bonheur dont nous allons jouir. Venez, Citoyennes, & mettant la main sur ce manchon, répétez, *je le jure.*

( Pendant que Mesdames PLUMAÇAU, JAMBON & DINDRELIN se lèvent, s'approchent & répètent je le jure, Madame DUVAL se lève aussi & dit: Je rappelle à l'ordre, Madame la Présidente. Il n'y a pas un mot dans ce serment de la Nation, de la Loi, ni du Roi. )

LA MARQUISE.

Il est inconstitutionnel.

Mme. J A M B L O N.

À l'ordre, le côté droit.

Mme. D' O R I O N.

La discussion ouverte, si l'on prêtera ce serment ?

( *Toutes à la fois non, non, oui, oui, il faut des amandemens, sans amandemens, à l'ordre, aux voix, cris tumultueux. Madame Duport sonne, crie à l'ordre, met le bonnet, l'ôte, le bruit continue.* )

Mme. D I N D R E L I N.

On diroit que nous sommes l'Assemblée Nationale ; cela est charmant. ( *Un silence succède.* )

Mme. D U P O R T.

Les mouvements qu'ont excité dans l'assemblée la formule que je vous proposois, Citoyennes, est une preuve du civisme qui vous anime, & je me rappellerois moi-même à l'ordre, si le cri de ma conscience ne me donnoit l'intime conviction que lorsque l'honorables membre qui le premier s'est opposé à la formule du serment aura réfléchi à l'esprit de nos statuts, il comprendra qu'il nous faut un autre serment qu'au soi-disant patriote national ; car nous abolissons la royauté, & lorsque nous

jurons au nom de nos confrères les Jacobins, nous nommons la Nation & la Loi.

(*Grands applaudissemens du côté gauche, où sont assises Messdames Plumaçau, Dindrelin & Jamblon. Murmures du côté droit.*)

Mme. DUPORT.

En éprouvant la satisfaction la plus vive de voir notre société établie sur ces grands principes, il me reste un vœu à former, celui d'y ramener une fille qui m'est chère & dont le cœur rebelle à mes leçons s'est donné à un Aristocrate. Je vais la faire appeler. (*Elle sonne. Antoinette entre.*) Faites venir Julie. (*Antoinette sort.*) Peut-être, Citoyennes, votre exemple & vos conseils auront-ils sur son ame plus de pouvoir que les miens. Asseyons-nous en attendant, & délibérons sur l'ordre de notre travail pour abattre l'hydre sans cesse renaissante de l'aristocratie; immortalisons notre nom dans les annales de la liberté, comme le furent jadis ceux des plus célèbres Amazones.

Mme. DIN DRELIN.

(*Toute cette conversation doit avoir le ton du babil le plus rapide.*)

Ces habits-là ont passé de mode,

Mme. J A M B L O N.

Oui, celle des redingottes a succédé.

Mme. P L U M A Ç A U.

Elle passe aussi.

Mme. d' O R I O N.

Les pierrots sont plus gracieux, j'en ai  
un d'un goût tout nouveau.

Mme. J A M B L O N.

Comme celui de la ci-devant Présidente  
Duras ?

Mme. P L U M A Ç A U.

Je voudrois savoir comment elle suffit à  
la dépense.

Mme. D U P O R T.

On connoît ses moyens.

Mme. D I N D R E L I N.

Le gros financier ?

Mme. d' O R I O N.

Quel goût ! elle est à faire peur.

LA MARQUISE, à Madame Duval, *bas*.

Ce babil insignifiant des représentantes  
des Jacobins ne fringent pas mal celui des  
représentants de la Nation.

Mme. D U V A L, *bas*.

Mais au moins ce bavardage-ci ne lui a  
pas coûté.

## SCENE VI.

*Les Acteurs précédens, JULIE,  
ANTOINETTE.*

Mme. DUPORT.

**V**ENEZ, ma fille, félicitez-vous, le plus beau jour va luire à vos regards. Ces dignes Citoyennes veulent vous admettre dans notre Club.

JULIE.

Il y a long-tems, ma Mère, que j'ai l'honneur de connoître ces Dames.

Mme. DUPORT.

Connoître ! Voilà bien les jeunes filles, dès qu'elles se font vues deux fois, qu'elles se font parlées, bonnet, rubans, modes, fadaises, elles croient se connoître. Il s'agit ici d'autre chose, Mademoiselle, & vous devez entrer dans l'auguste confédération que nous venons de former.

JULIE.

Beaucoup trop d'honneur, Maman.

Mme. DUPORT.

Allons Citoyennes. (*Le côté gauche fait le signe ainsi que Madame Duport, qui*

*remet son bonnet, qu'elle avoit ôté pendant la conversation.)*

Mme. DUPORT, à Julie.

Je te vois surprise, saisie, un saint transport se manifeste chez toi, le frisson de la liberté parcourt tes veines, ces couronnes t'inspirent le civisme par lequel on peut les mériter.

JULIE, étouffant un sourire.

En effet, ce que je vois, ce que j'entends, est si sublime, si profond, si ....

Mme. DUPORT.

On t'initiera, on t'éclairera; mais il faut une promesse solennelle de ne jamais épouser un Aristocrate.

JULIE.

Mais s'il est aimable?

Mme. DUPORT.

Il ne peut l'être.

JULIE.

Du moins à mes yeux.

Mme. DUPORT.

Dans ce cas l'amour de la patrie étouffe toute autre passion. Il faut détruire les Aristocrates, & comment y parvenir plus sûrement qu'en les vouant au célibat?

( 76 )

JULIE.

Mais je ne prends aucune part, Maman,  
à toutes ces dissensions politiques.

Mme. DUPORT.

Dieu, qu'entends-je ! N'aimes-tu donc  
pas ta patrie ?

JULIE.

Mon Dieu oui ; mais si vous me déman-  
dez, ce que j'entends par la patrie, je l'i-  
gnore en vérité.

Mme. DUPORT.

L'imbécille !

JULIE.

La maison où je suis née & élevée, les  
promenades où dans mon enfance j'ai fait  
mes premiers fauts, les enfans de mes  
voisins compagnons de mes jeux, mes  
parens qui m'aimoient, la nourrice qui  
me berça, les jeunes gens qui les premiers  
me trouvèrent belle, voilà mes seules  
idées, quand je pense à la patrie.

Mme. DUPORT.

Quoi ! la liberté ?

JULIE.

J'en ai moins à présent qu'avant la ré-  
volution, puisque vous ne voulez pas que  
j'épouse le Marquis.

Mme. DUPORT.

Les loix nouvelles ?

JULIE.

Je ne les comprends pas.

Mme. DUPORT.

Le pouvoir despotique renversé, les  
lettres de cachet anéanties ?

JULIE.

Je n'ai jamais éprouvé le premier qu'au-  
jourd'hui; & le Marquis n'auroit jamais  
eu besoin de lettres de cachet pour subju-  
guer mon cœur.

Mme. DUPORT.

Elle est incorrigible.

Mme. JAMBLOON.

Vous ne gagnerez rien sur elle.

Mme. DINDRELIN.

Mais, Mademoiselle, ne savez-vous pas  
que la liberté est à la mode aujourd'hui,  
& qu'une jeune personne doit suivre les  
modes nouvelles ?

JULIE.

A la bonne heure, Madame, quand  
les modes sont fraîches & qu'elles sont  
agréables; mais celle-ci dure depuis quel-  
ques années & ne va bien à personne.

Mme. D'INDRELIN.

Quel entêtement ! elle s'en va tout au bas

Mme. JAMBLOON.

Elle est perdue. elle va tout au bas

Mme. D'ORION.

On ne la persuadera pas. elle va tout au bas

Mme. DUPORT.

A la bonne heure ! mais je lui déclare qu'elle n'épousera pas le Marquis. Cependant, si vous avez une si grande envie de vous marier avec un Aristocrate, on vous en donnera le plaisir, Mademoiselle, en voilà un assis, qu'en dites-vous, Mesdames, si pendant le temps que dure notre féânce nous l'attachions avec ignominie à cette figure ? Elle pourra s'amuser à son aise.

LE CÔTÉ GAUCHE.

Quelle excellente idée ! elle va tout au bas

LA MARQUISE, à Madame Duval, *bas*.

C'est le comble de la folie. elle va tout au bas

JULIE.

J'en suis d'accord, mais prenez garde, Maman, on ne fait pas trop de nos jours ce qu'il y a sous un masque.

Mme. DUPORT.

Vous osez me railler, insolente ! Aidez-moi, Mesdames, à châtier cet enfant rebelle. (Elle traîne Julie auprès du Marquis, l'attache à la même chaîne, & toutes les Dames, excepté la Marquise, se mettent ensuite autour d'elle, & disent : Recevez nos vœux pour cette belle union.)

JULIE.

C'est donc réellement, Maman, que je dois regarder cet Aristocrate comme mon époux ?

Mme. DUPORT.

Très-sérieusement. Ha ! ha ! ha !

JULIE.

Ne vous rétracterez-vous pas, Maman ?

Mme. DUPORT.

Non, j'en prends ces Dames à témoins.

JULIE.

Eh bien ! mon cher Marquis, reçois les sermens de ta fidelle épouse.

LE MARQUIS.

Et toi, chere Julie, reçois les miens. (Il se lève, la prend dans ses bras & l'emporte.)

( Madame Duport jette un cri & s'éveille sur le fauteuil de l'Aristocrate ; toutes les autres Dames donnent différentes marques de frayeur : la Marquise restée assise auprès de la table veut se lever, mais retombe sur sa chaise & reste dans l'attitude de quelqu'un que le faîtement fait trouver mal. Madame Duval & Madame d'Orion se réfugient dans le cabinet à gauche du salon, & Antoinette avec Messdemoiselles Dindrelin & Jamblon y transportent Madame Duport, tandis que Madame Plumacau cherche à faire revenir la Marquise. )

## SCENE VII.

LA MARQUISE, Mme. PLUMACAU,  
Mr. DUPORT, parlant dans l'antichambre à MM. D'OLBAN, DESGRIEUX & D'OMBRIAC.

Mr. DUPORT.

QUI, Messieurs, vous les trouverez ici, & je compte sur vos secours. Mais qu'est-ce donc que ceci ! la porte ouverte ! point de bruit ! viendrions-nous trop tard ! ( Il s'avance. ) Ah ! je comprends, le Marquis leur aura fait quelques tours ; oui, oui, les voilà dispersées, entrons. ( Ils entrent. )

LE

## LE VICOMTE D'OLBAN.

Ciel, que vois-je ! la Marquise, elle se trouve mal sans doute. ( *Il court à elle, se met à ses genoux ; elle ne l'aperçoit point. Il tire un flacon, le lui présente, saisit une de ses mains & paroît la secourir avec inquiétude & tendresse.* )

Mme. PLUMAGAU, occupée auprès d'elle, s'éloigne avec précipitation du côté du cabinet à gauche, en criant :

Ah ! quelle trahison des Aristocrates !

( *Le Comte d'Ombriac lui intercepte rapidement le passage, l'embrasse & la ramène au-devant du Théâtre.* )

Mme. PLUMAGAU, en colère.

Etes-vous fou, Monsieur ? Que signifie ce transport ? Que venez-vous faire ici ?

## LE VICOMTE.

Vous enlever, belle Maman ! Oh ! point de colère, s'il vous plaît. Écoutez-moi. ( *Il lui parle bas.* )

## SCENE VIII.

*Les Acteurs précédens, Mme. DUVAL.*

Mme. DUVAL, sortant du cabinet.

JE n'y puis plus tenir. Quel propos ?  
Quel ton ! Mais que se passe-t-il ici ?

MR. DUPORT, au Chevalier.

Voilà Madame la Présidente Duval.

Mme. DUVAL.

Est-ce à moi qu'on en veut ?

LE CHEVALIER DESGRIEUX.

Permettez-moi, Madame, que je vous présente mon passe-port. (*Il lui donne une lettre.*)

Mme. DUVAL regarde l'adresse.

Quoi ! de Coblenz.... Ah Monsieur, permettez, (*elle le quitte avec empressement, & va dans l'embrasure d'une fenêtre pour lire la lettre.*)

## S C E N E I X.

*Les Acteurs précédens, Mme. d'ORION.*

*( Dans le même moment le Chevalier apperçoit Madame d'Orion, qui sort du cabinet; il va au-devant d'elle, la salue, la prend par la main, & la conduit dans une autre embrasure, où ils commencent une conversation, qui doit paroître fort animée; & pendant ce jeu muet, une double scène continue sur le devant du théâtre. )*

LE COMTE D'OMBRIAC, haut à  
Madame Plumacau.

EH bien ! vous voyez que tout est rangé, que j'ai levé tous les obstacles. Je vous fournis la somme qui vous tire d'embarras; votre époux ignore nos conditions, il ne peut plus m'alléguer votre répugnance & votre Démocratie. Vous n'avez plus de haine contre les Aristocrates, plus d'opposition à mon bonheur, votre charmante fille devient mon épouse & ....

*( lui parle bas. )*

LA MARQUISE, revenant à elle par gradation.

Que vois-je ! vous Vicomte ! *( avec abandon & tendresse, )* Pourquoi vous exposer !

( avec fierté, ) Pourquoi braver mon indignation ! ( *Elle retire la main qu'il tenoit, se lève précipitamment, & paroît vouloir s'en aller. Le Vicomte se lève aussi & la retient.* )

LE VICOMTE D'OLBAN.

Arrêtez, cruelle... Ciel ! seroit-il donc vrai ! Un faux patriotisme auroit-il étouffé votre aimable sensibilité ! Toujours fidèle, toujours plus amoureux, je brave tout pour vous revoir ; & vous, Marquise, & vous, vous pourriez me haïr !

MR. DUPORT.

Tel est l'héroïsme du jour. Briser les liens les plus chers, dénoncer son propre frère, trahir tous les devoirs, voilà ceux que prescrivent nos augustes législateurs.

LA MARQUISE.

Quel jour affreux commence à m'éclairer ! J'aurois été trompée ! Quoi Vicomte ! Vous n'êtes point infidèle, vous êtes libre, aucun autre lien....

LE VICOMTE.

Pouvez-vous en douter ? Mon Roi, mon Adelaïde, je ne vis que pour eux. ( *Il prend la main de la Marquise, la baise avec respect & tendresse. Elle ne la retire pas & paroît rêver.* )

Mme. DUVAL, lisant encore.

Ah ! s'il m'avoit offert le rang qu'il m'offre à présent ! Mais il a bien raison, aucun de nous ne vouloit un bouleversement pareil. ( *Elle continue à lire.* )

LA MARQUISE, après un court silence.

Que je suis coupable ! Pourrez-vous me pardonner ? Mes soupçons, mon dépit, l'erreur momentanée dont ils ont été la cause... Oui, je haissois tous les Aristocrates, parce que j'en aimois un avec excès. On me le dépeint infidèle, on me trompe, on m'entraîne, je me crois patriote. Mais vous m'aimez encore, & j'abjure une haine qui ne fut jamais dans mon cœur.

LE VICOMTE.

J'ai osé espérer ce que je viens d'entendre, adorable Marquise ; non, votre ame n'est point faite pour adopter les principes de ce parti sanguinaire, qui sous le prétexte du bonheur du peuple n'a d'autre but que celui de tout envahir.

MR. DUPORT.

Et d'autres moyens que ceux de la tromperie avec les ames honnêtes, de la séduction avec celles qui sont assez basses pour se vendre, de la barbarie & de la cruauté envers tous ceux qui lui résistent.

LE COMTE D'OMBRIAC, *haut à Madame Plumaçau.*

Votre patriotisme ! Bah ! vous badinez, je crois ; le patriotisme des Jacobins ! Ils riroient bien à vos dépens, si vous leur faisiez un semblable sacrifice. Allons, décidez-vous, Madame, ou craignez que je ne me répente de tout ce que je sacrifie moi-même à ma passion pour Angelique.

Mme. PLUMAÇAU, *bas.*

Ah ! je ne veux pas le rifquer ! la somme est conséquente. (*haut.*) On ne peut vous résister. Allons Monsieur, faisons la paix. Ma fille est à vous..... Mais mon serment !...

MR. DUPORT.

Est de nulle valeur, comme tous ceux qu'on nous extorque aujourd'hui.

Mme. D'ORION, *haut au Chevalier, en s'avançant tous deux sur le devant du théâtre.*

Vous l'avez donc vu souvent, Monsieur ?

LE CHEVALIER DESGRIEUX.

Tous les jours, Madame, & c'est de sa propre bouche que je tiens ce que je viens de vous dire. Il a raison ; avec ces yeux, cette figure, on n'est point fait pour la politique & pour la cruauté.

Mme. D'ORION.

Vous êtes galant, Chevalier.

LE CHEVALIER.

Non, je suis vrai, Madame. Il ne convient point à la souveraine des cœurs de prêcher la liberté, & l'amour est un monarque qui ne permet point d'insurrection.

Mme. D'ORION.

Il faut donc à votre avis....

LE CHEVALIER.

Reconnoître ses loix.

Mr. DUPORT.

Elles sont d'ailleurs douces à suivre. Il établit l'égalité, il réunit tous les partis sans dépouiller personne de sa propriété.

LE CHEVALIER.

Et ses finances sont inépuisables; enfin, mon ami, Madame....

Mme. D'ORION.

Ne pouvoit remettre ses intérêts en meilleures mains. Quand partez-vous, Chevalier?

LE CHEVALIER.

Partirons-nous ensemble?

Mme. D'ORION.

Mais..... allez-vous donc à Coblenz?

## LE CHEVALIER.

Certainement, si l'esclavage de notre liberté ne m'enchaîne point ici. ( *S'adressant à Madame Duval qui se rapproche d'un air préoccupé.* ) Eh bien, Madame, êtes-vous contente de ma lettre de créance?

Mme. DUVAL.

On ne peut rien ajouter à ce qu'elle contient ; il faut en convenir, on va trop loin, beaucoup plus loin que je ne l'ai cru lorsque j'ai désiré qu'on réformât quelques abus, & la contre-révolution seroit très-nécessaire. ....

## SCENE X.

*Les Acteurs précédens, Mmes. DUPORT, DINDRELIN & JAMBLON.*

( *Pendant que Mme. Duyal parle, Mme. DUPORT, suivie de Mmes. Dindrelin & Jamblon, sort du cabinet, s'avance avec précipitation aux dernières paroles de Mme. Duyal.* )

Mme. DUPORT.

DIEU, que viens-je d'entendre ! Parjure ! Quel blasphème osez-vous prononcer ? Ciel ! profaner ainsi le sanctuaire de la liberté ! Et vous, Messieurs, qui vous donne l'audace d'y entrer ?

## LA MARQUISE.

Nous allons vous y laisser, Madame. Venez, Vicomte, je rougis d'avoir paru partager ce délice. (*Elle s'en va avec le Vicomte ; Mr. Duport les accompagne.*)

## SCENE III.

Mr. le Comte D'OMBRIAC, Mr. le Chevalier DESGRIEUX, Mmes. DUPORT, DUVAL, D'ORION, DINDRELIN & JAMBON.

Mme. JAMBON, à *Madame Duport.*

JE me suis toujours défiée de cette ci-devant, cela n'a pas de civisme, & l'on n'en inspirera jamais à cette boue privilégiée, éclaboussante, autrefois la plus faine partie de la Nation. Laisssez-la courir, Madame, nous trouverons des moyens de la punir.

Mme. DUPORT.

Mais nous avons encore des traîtres parmi nous. Voilà Madame qui ose défirer.....

Mme. DUVAL.

Un changement & la fin de toutes les horreurs qu'a produit notre révolution. Si j'avois pu prévoir que les amis de la

Constitution seroient des Bois-Crancée, des Condorcet & des Briffot, j'aurois tout préféré à la honte d'être de leur parti. Je suis des vôtres, Chevalier. (*Lui donnant la main.*) Venez, nous irons rejoindre notre ami le Baron.

Mme. D'ORION.

Je suis aussi du voyage. (*A Madame Duport.*) Adieu, Madame. Malgré mon dévouement à la chose publique, je n'apprendrai jamais le signe que vous nous avez donné que pour votre service. (*Elle lui fait le signe en s'en allant avec Madame Duval & le Chevalier. Mme. Plu-maçau & le Comte d'Ombriac les suivent.*)

S C E N E XII.

Mmes. DUPORT, JAMBLOON & DINDRELIN.

Mme. DUPORT.

Oh rage! oh désespoir!

Mme. JAMBLOON.

Tout annonçoit, Madame, cette honteuse défection; mais la Nation nous en fera justice. Si elles émigrent, leur bien sera vendu; si elles restent, il y a des lanternes, & un comité de surveillance.

Notre devoir à nous est de les dénoncer, de soutenir les droits du bon peuple en livrant les coupables au glaive de ses braves défenseurs. Nous n'avons qu'un mot à prononcer pour assebler autour de nous ces zélés patriotes qui se sont signalés à l'hôtel de Castries, &....

Mme. DUPORT.

Le crime est avéré.

Mme. JAMBLOON.

Et quand il ne seroit pas ? c'est....

*S C E N E XIII.*

*Les Actrices précédentes, UN COMMIS de Madame Jamblon, tout effouffé.*

LE COMMIS.

AH ! vous voilà, Madame, tout est perdu chez vous. Vos sucres.... votre magasin.... Monsieur.... voyez mes habits déchirés. --- Le Peuple. --- La Nation. --- Sauvez-vous, ils vont venir.

Mme. JAMBLOON.

Quoi ! que dites-vous ? Dieu ! qu'est-il arrivé ? Je frémis ! dites, que nous veut-on ? Nous ne sommes pas Aristocrates, il faut le dire.

## LE COMMIS.

Bon Dieu, c'est égal, vous êtes riche, accapareur, propriétaire, que fais-je. La Nation n'en veut pas, on a appris que Monsieur approvisionnoit Lyon, & cela n'est plus permis depuis que nous sommes libres. Vos charettes sont arrêtées, le peuple se rassemble dans le faubourg St. Marceau, on brise les voitures, on vend votre sucre à 20 sols, la foule se porte dans votre magasin, les rues sont barricadées, tout est au pillage chez vous; à peine ai-je pu me sauver pour vous avertir, & je ne fais pas où Monsieur s'est caché.

Mme. JAMBON.

Je meurs, Dieu! (*Elle tombe sur un fauteuil.*)

Mme. DUPORT.

Voici un beau moment pour votre civisme, Madame.

Mme. JAMBON, *se lève en colère.*

Allez avec vos phrases, vieille folle que vous êtes! (*Elle arrache la couronne & la lui jette au nez.*) Ciel! je suis ruinée, & je soutenois la cause de cet abominable peuple.... Il m'a ruiné, il m'a écrasé. Oh la maudite révolution! (*Elle s'en va avec le Commis.*)

## SCENE XIV.

Mme. DUPORT, Mme. DINDRELIN,  
*sur le devant du théâtre*, JULIE & Mr.  
 DUPORT, *plus en arrière.*

( *Madame Duport est assise immobile,  
 Madame Dindrelin essaye le bonnet rouge.* )

Mr. DUPORT, à Julie en entrant.

As-tu entendu, Julie, comme elle mau-  
 disloit la révolution ? son patriotisme tient  
 à son magasin.

JULIE.

Comment, Papa ?

Mr. DUPORT.

Hélas ! il vient encore de se passer des  
 nouvelles scènes d'horreur au faubourg  
 de St. Marceau, dans la rue St. Martin &  
 dans tout le Royaume, & voilà les pro-  
 duits nets de notre immortelle Constitu-  
 tion. Un brigandage universel qui prend  
 une forme légale ; & chaque instant de la  
 journée est marqué par quelques nouveaux  
 crimes.

JULIE.

Je crains pour le Marquis, il est allé  
 chercher Louis.

Mr. DUPORT.

Il est prudent, & il a endossé l'uniforme national ; d'ailleurs, j'espère que La Brie n'a pas mené Louis de ce côté-là. Mais il m'inquiète cependant.

JULIE.

Bon Dieu, voyez Maman, elle est comme pétrifiée, elle ne nous entend ni ne nous voit. (*Ils restent un peu en arrière.*)

Mme. DINDRELIN, à Madame Duport.

Allons, Madame, ne vous affligez pas, la perte de ces Dames n'est pas conséquente. Je vous reste, & suis vraiment patriote, moi.

Mme. DUPORT, *dédaigneusement.*

Vous, Madame, je le crois bien. (*bas*) Quelle mortification. (*haut*) Je ne veux plus de Club.

Mr. DUPORT, à Julie.

Bon ! sa fierté opère ; cette vieille barde restée seule l'humilie, elle commence à sentir qu'elle n'est pas faite pour s'affocier ainsi.

Mme. DINDRELIN.

Pourquoi, Madame ? nous le relèverons. J'ai quelques voisines patriotes qui ne demanderont pas mieux.

Mme. DU P O R T.

Je le crois, Madame ; mais vous souffrir dans notre Club, n'est pas une raison pour en former un avec vous.

Mme. D I N D R E L I N.

Voyez l'orgueilleuse ; ne sommes-nous pas égaux ? Ah ! je vous le prouverai.  
( *Elle sort.* )

Mme. DU P O R T.

Je suis confondue, oser me manquer à ce point ; car enfin, malgré l'égalité que je veux bien admettre, elle devroit favoîr ce qu'elle est & ce que je suis. Oh ma tête ! ma tête !

S C E N E XV.

Mme. DU P O R T, assise la tête appuyée sur sa main, Mr. DU P O R T & JULIE ; LE MARQUIS, en uniforme national un peu en désordre, portant LOUIS sur ses bras, qui a la tête empaquetée ; LA BRIE, en désordre, aussi effoufflé ; ANTOINETTE.

L A B R I E, à *Antoinette*, en entrant.

J E te dis qu'on ne peut plus faire un pas dans Paris, sans courir risque de la vie. La maudite Révolution ! sans Monsieur

( 96. )

le Marquis , Louis & moi , nous étions déchirés dans cette infame bagarre.

Mr. D U P O R T , *au Marquis.*

Que ne vous dois-je pas, mon cher Marquis ! où les avez-vous trouvé ? (*Le Marquis pose Louis à terre.*)

A N T O I N E T T E.

Pauvre petit, comme te voilà accommodé !

L E M A R Q U I S.

Je frémis encore ; ah ! si vous aviez été témoin de toutes ces horreurs !

Mme. D U P O R T.

Le Marquis ! Louis ! grand Dieu ! Qu'est-ce que tout ceci ?

L O U I S *court à sa Maman.*

Maman , Papa , ils m'ont voulu tuer , ces vilains Aristocrates , & la Brie aussi. Mais voilà Monsieur qui nous a sauvés de leur main.

Mme. D U P O R T.

Ciel ! mon fils , dans quel état , tout meurtri ! que t'est-il donc arrivé ? Quoi ! vous monsieur ! Où étois-tu mon enfant ? La Brie !

L O U I S.

Oh Maman , comme il est méchant ce bon

bon peuple ! C'étoit la révolution du sucre, Ces pauvres Messieurs d'André & de la Borde , ils leur ont tout pris. On vouloit les mettre à la lanterne comme l'Aristocrate que vous m'avez fait.

Mr. DUPORT , *au Marquis.*

Les voilà donc aussi punis , & par le peuple même , de leur coupable opiniâtrété à défendre la doctrine de l'anarchie & les excès que se permet ce bon peuple contre tous les propriétaires.

Mme. DUPORT.

Parlez , La Brie , où avez-vous mené mon fils ? Pourquoi sortir sans mes ordres ?

LA BRIE.

J'allois , Madame , faire la commission que vous m'aviez donné , dans la rue St. Martin. Louis veut m'accompagner , j'ai à choisir , le mènerois-je ? ne le mènerois-je pas ? Mais il est libre comme moi , ainsi je le mène. A l'entrée de la rue St. Martin je vois un attroupement , j'entends battre la générale , je demande ce que c'est ? On me dit , que c'est la révolution du sucre. L'enfant est transporté de plaisir , il veut voir comme le bon peuple se révolte. Je ne peux le ramener , il m'échappe , la foule augmente , & lorsque je le ratrappe ,

G

on ne peut plus trouver d'issue. Entrainés par le peuple armé & furieux, votre fils est renversé, foulé, meurtri; je veux le sauver, je demande qu'on me permette d'entrer dans un de ces magasins. Aussi-tôt on crie, en me montrant, que je suis un commis de ces accapareurs, un ennemi de la révolution, on m'assomme, les pierres voloient de tous côtés, sur le magistrat & sur la garde qui vouloit arrêter le désordre; & sans Monsieur, qui, en prenant Louis sur ses bras, s'est saisi de moi comme s'il vouloit me tuer, je l'aurois été en effet.

Mme. DUPORT.

Dieu ! Dieu ! ( *Elle se cache le visage dans les mains.* )

LA BRIE.

Ah ! si vous aviez vu, Madame, quelle étoit la fureur avec laquelle on brisoit les portes, les fenêtres, & dévastoit les magasins; comme il se moquoit des remontrances des Officiers Municipaux !.. L'Assemblée Nationale se moque du Roi, disoient ces mutins; les Départemens, de l'Assemblée Nationale; les Districts, des Départemens; les Municipalités, des Districts, & nous de la Municipalité. Et il faut que cela aille comme-ça pour que nous

soyons libres en France. Et le tambour d'aller, & le tocsin de sonner, j'ai cru que c'étoit le dernier moment de ma vie.

ANTOINETTE.

Ah ! c'est une belle chose que la liberté, n'est-ce pas, La Brie ?

Mme. DUPORT.

Jusqu'à quand la prodigieuse illusion du peuple se prolongera-t-elle ! N'ouvrira-t-il donc jamais les yeux sur ses seuls & véritables ennemis qui lui annonçant sans cesse le bonheur, rassemblent autour de lui tous les genres de calamités !

LE MARQUIS.

Ah ! si l'on pouvoit lui prouver qu'il n'est entre les mains des factieux, qu'un instrument dont se fert leur folle & désastreuse ambition, & qu'après avoir tout bouleversé, leur insolence sans frein n'aura de terme que la dissolution de notre malheureuse patrie !

Mme. DUPORT embrasse Louis & se lève avec précipitation.

Pauvre enfant ! mais le danger où tu t'es trouvé fait tomber le bandeau des yeux de ta mère. Où me laissois-je entraîner ! Je reviens de mon égarement, je me suis en

horreur à moi-même. Mais j'abjure mon erreur, je frémis des écarts où elle a failli à m'entraîner. Les maux qui résultent de ces malheureux principes sont trop évidents, j'en vois toute la fausseté. Me pardonnerez-vous, mon cher Duport, les peines que je vous ai causées ? Julie, voilà la main du libérateur de votre frère. (*Julie & le Marquis baissent la main de Madame Duport, Monsieur Duport l'embrasse.*)

Mme. D U P O R T.

Votre changement, ma chère Henriette, sur lequel j'ai osé compter, nous rendra le bonheur domestique, & nous nous réunirons à désirer la fin des maux de notre malheureuse patrie.

FIN.



